

renferment 856 et les écoles incorporées 10,507. Le nombre total de ceux qui sont inscrits dans les registres des quartiers et dans ceux des écoles primaires et de leurs annexes est de 131,672, et le nombre de ceux qui les fréquentent est en moyenne de 49,172 ; 1400 instituteurs, dont 200 hommes et 1200 femmes dirigent les écoles placées sous la surveillance du bureau. Il existe aussi dans différentes parties de la cité, 11 institutions incorporées qui participent à la subvention accordée aux écoles : mais c'est le seul rapport qu'il y ait entre elles et le bureau.

— Le nombre des arrondissements (school districts) d'école que possède le Michigan est de 3,945 ; il s'y trouve 225,550 enfants de l'âge de 4 à 18 ans. Le nombre de ces arrondissements s'est accru, durant l'année de 197 et celui des enfants de 9622.

Suivant le rapport de l'an dernier le nombre des enfants qui ont fréquenté les écoles a été en moyenne, de 162,936 sur 216,928 ou 76 pour cent. Il est constaté par ceux de la présente année que le nombre s'est élevé à 173,559 sur 225,550 enfants, ou 77 pour cent. Mais comme plus de 100 arrondissements où il se trouve des écoles qui ont été en opération durant plusieurs mois n'ont pas fait de rapport, il s'ensuit que ce dernier chiffre est encore bien au-dessous de la réalité. Il ne comprend pas non plus le nombre des élèves des séminaires, des académies et d'autres écoles.

Le temps durant lequel les écoles ont fonctionné dans les arrondissements qui ont fait rapport a été en moyenne de six mois. Elles ont été dirigées par 7,228 instituteurs dont 2,324 hommes et 4,904 femmes. La somme totale qui leur a été payée pour salaire s'est élevée à \$443,113,71 et sur ce montant \$118,084,14 sont le produit de l'impôt pour école. Les sommes prélevées pour contributions volontaires sont de \$216,558,20 dont 119,175,51 ont été consacrées à l'érection de maison d'école.

Le nombre des bibliothèques publiques est de 487 et elles renferment 168,977 volumes.

— Les électeurs de Berlin ont fait choix d'un maître d'école pour les représenter en parlement. Herr Diesterweg, le nouveau député dirigeait l'école normale nationale à Berlin.

— Suivant le 24^e rapport des commissaires de l'éducation nationale en Irlande, il est constaté qu'à la fin de l'année 1857 il y avait 5,337 écoles en opération, renfermant journellement en moyenne 268,187 enfants. Les registres d'école contenaient également en moyenne les noms de 514,445 élèves. On comptait 13 écoles modèles de district et 106 écoles nationales d'agriculture. Le montant total de la recette s'est élevée à £302,224 et celui des dépenses à £289,425.

— Le budget de l'armée pour l'année prochaine a été publié le 15 février. Sur la somme de £11,586,060 que la chambre des communes mettra à la disposition du ministre de la guerre, l'éducation et les sciences absorberont celle de £5,245. Parmi les 73,000 hommes composant les divers régiments de la ligne, il s'en trouve 20,000 qui ne savent ni lire ni écrire, 13,000 qui savent lire seulement, 38,000 qui peuvent lire et écrire et 20,000 qui ont reçu une éducation soignée. Un correspondant du *Journal United Service Gazette* se plaint avec raison de ce que justice n'est pas rendue au maître d'école dans l'armée. Durant les 21 ans qu'il se livre corps et âme à l'accomplissement de ses devoirs, il n'a jamais l'espoir de voir améliorer sa position, tandis que, dans l'intervalle, les recrues qu'il a instruites parviendront souvent aux plus hauts grades.

BULLETIN DES LETTRES.

— M. de Laprade, qui remplace Alfred de Musset à l'Académie Française, a prononcé son discours de réception ; et M. Vitet a été chargé de la réponse, qui se fait toujours, suivant l'usage antique et solennel.

M. Sainte Beuve a parfaitement décrit tout le charme de ces joutes oratoires, qui font des réceptions à l'Académie autant d'événements littéraires et quelquefois même politiques :

« Nous savons tous ce que c'est que le discours académique, le discours du récipiendaire et la réponse du directeur de l'Académie. C'est un genre assez faux, dit-on. Je n'ai pas d'avis à exprimer là-dessus. Mais pourquoi, s'il paraît faux de loin, de près ce genre intéresse-t-il toujours ? Pourquoi attire-t-il la foule, une foule élégante chaque fois qu'il y a une telle solennité ? Pourquoi ? C'est que cela vit, que cela est essentiellement moderne et actuel, et dans nos mœurs, dans notre caractère français. L'orateur académicien qu'on reçoit est là en personne ; il parle d'un mort qu'on a connu, devant sa famille, ses enfants, ses amis, là présents ; il est loué lui-même et quelquefois critiqué finement, lui en personne, lui sur le visage duquel on aime à suivre le reflet de cet éloge direct ou de cette fine critique qui l'effleure à bout portant. »

La séance qui a eu lieu jeudi dernier, dit le *Journal de l'Instruction Publique* de Paris, est venue confirmer de tout point cette piquante explication de la popularité des séances solennelles de l'Institut. Ajoutons qu'en donnant M. de Laprade pour successeur à Alfred de Musset, l'Académie avait piqué d'avance l'attention du public, mis en présence les écoles poétiques de notre temps, et cherché les antithèses, comme l'a dit spirituellement M. Vitet. M. de Laprade appartient à l'Université, il est professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, et en adressant à l'Académie les compliments d'usage, il s'est plu, en invoquant son propre exemple, à rappeler les marques d'estime que l'illustre assemblée a si souvent données au corps enseignant. Le journal Universitaire reproduit les deux discours dont nous offrons à nos lecteurs quelques passages. C'est

ainsi, par exemple, que M. de Laprade décrit l'époque littéraire où parut de Musset :

« Alfred de Musset est né le 11 décembre 1810, à Paris, la ville mère des poètes les mieux armés d'ironie. Sa famille, d'une ancienne noblesse, avait déjà conquis la noblesse littéraire. Son père a laissé sur Jean-Jacques Rousseau un livre solide, où l'admiration la plus ardente n'altère en rien la conscience et la sagacité. On a de son grand-père maternel, M. Guyot des Herbiers, quelques vers d'une gaieté brillante. On les dirait écrits la veille de *Mardoche* et presque de la même main. Le petit-fils aurait dû les avouer en pleine révolution poétique, lorsqu'en 1827 il sortait du collège déjà poète, et, le croirait-on ? avec un grand prix de philosophie.

« Dans la mêlée littéraire, alors si ardente, quelques salons intelligents s'ouvrirent à la précocité merveilleuse du jeune lauréat. Il avait abordé les écoles : le droit le rebuta bien vite ; la médecine l'avait un moment captivé. Mais il a trop bien décrit le besoin de l'indépendance pour ne l'avoir pas éprouvé, et pour se plier à devenir autre chose que ce qu'il était par nature et par excellence, un poète. Dès 1829, à l'âge de dix-huit ans, il lisait dans le salon de son père, où se réunissaient plusieurs écrivains célèbres, ses *Contes d'Espagne et d'Italie* qui, publiés au commencement de l'année suivante, devaient si bien surprendre et dérouter la critique.

« C'était le moment de la plus grande ferveur de ces querelles littéraires où l'on se précipitait comme à une croisade ; souvenir qui peut étonner aujourd'hui, mais qui reste cher, je le sais, à ceux qui prirent part, même de loin, à ces luttes si animées. Là, au moins, à travers quelques utopies, avec un peu d'étourderie et de présomption peut-être, s'agitaient les grandes questions de l'art ; mille problèmes nobles et délicats passionnaient des âmes croyantes et désintéressées.

« Si j'évoque ainsi des années dont nous sommes plus loin encore par les idées que par le temps, vous le pardonnerez à un disciple qui ne saurait oublier ses maîtres, et qui sentait alors s'éveiller en lui des ambitions qu'aujourd'hui, du moins, il peut croire légitimes. Et d'ailleurs, ce deuil d'Alfred de Musset est le premier de sa génération qui se mène devant vous. Ne dois-je pas honorer avec le poète ceux qui ont rendu sa gloire plus facile en renouvelant l'esprit littéraire et le goût de poésie ?

« Quand parut Alfred de Musset, les lettres présentaient chez nous un concert qui, depuis un siècle peut-être, ne s'était pas rencontré aussi éclatant. La France recueillait dans le domaine de l'intelligence les fruits inestimables dont s'étaient couronnés pour elle quinze ans de paix et de liberté.

« Revenue à la vraie tradition française, la philosophie s'était rattachée au noble spiritualisme de Descartes. Elle faisait justice des humiliaisons systèmes, première cause de la décadence littéraire. Avec l'idée de Dieu et de l'âme immortelle, elle avait retrouvé l'éloquence et les splendeurs du langage.

« A la lumière de la philosophie et de l'expérience politique, l'histoire nous enseignait à la fois l'esprit de conservation et l'esprit de liberté, interprète des grands souvenirs, elle éveillait en nous d'invincibles espérances.

« Par un souci tout nouveau de l'élément historique et moral, la critique, œuvre spéciale de notre temps, avait élargi son domaine ; elle était devenue elle-même une des branches de l'art les plus originales et les plus fertiles.

« La politique faisait autre chose que de préparer des matériaux à l'histoire ; elle apportait des richesses à l'éloquence. Ce n'était plus un art silencieux qui se laisse confondre avec le hasard. Plus intellectuelle à mesure qu'elle était plus indépendante, elle enrichissait chaque jour notre belle prose des inspirations de la tribune et liait ainsi plus étroitement la destinée des lettres à celle des institutions libérales.

« Mais au milieu de ces splendeurs toutes nouvelles, la plus imprévue et la plus éclatante, c'était la poésie. Déjà Chateaubriand avait rouvert aux imaginations la sphère divine du christianisme et leur avait montré, dans le sentiment de la nature, un monde poétique à peu près inconnu à la France. Une gloire allait nous être donnée, qu'après le dix-huitième siècle on pouvait croire impossible, la gloire d'une poésie lyrique.

« Avec quel enivrement pour bien des âmes, avec quel étonnement pour toutes n'avait-on pas entendu une voix, inspirée des grands sentiments qui renaissent, rendre à notre vers sa mélodie perdue depuis Racine ! La tendresse, l'enthousiasme, la haute contemplation philosophique et religieuse, tel était l'inépuisable fond que cet heureux et noble génie recouvrait de toutes les magnificences du style et qu'il animait d'un accent incomparable. Depuis plus d'un siècle, à part quelques éclairs aussitôt disparus, le persiflage, la licence ou d'arides nomenclatures sous le nom de descriptions, avaient tenu lieu de poésie aux imaginations desséchées. La France accueillit comme une révélation ce merveilleux avènement de la muse lyrique avec les *Méditations* et les *Harmonies*.

« Un esprit tout différent, mais d'un souffle égal, s'était chargé de rallier les formes du vers et de leur imprimer un caractère plus saisissant. La langue poétique retrouvait le luxe nécessaire des couleurs et des images. Cet art de rendre l'idée visible, pour ainsi dire, de contraindre tous les objets de la nature à servir d'interprètes à l'âme humaine, n'était-ce pas là un don chez nous imprévu ? Le puissant écrivain qui nous l'apportait laissera sa forte empreinte dans le style de notre temps.

« Combien d'autres voix aimées apportèrent alors à la poésie leur accent original ! Vous les connaissez, messieurs, les plus brillantes vous appartiennent : l'admiration et l'amitié me les rappellent toutes mais c'est aux morts que je dois aujourd'hui mes souvenirs. Me sera-t-il permis de pro-